

DEFRASNE, Jean. *Le pacifisme en France*. Paris, PUF, 1994, 264 p.

André Brigot

Volume 27, numéro 3, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703648ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703648ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brigot, A. (1996). Compte rendu de [DEFRASNE, Jean. *Le pacifisme en France*. Paris, PUF, 1994, 264 p.] *Études internationales*, 27(3), 703–705.  
<https://doi.org/10.7202/703648ar>

Ainsi, par l'intermédiaire de cette cartographie intellectuelle (l'auteur se refuse à parler de biographie intellectuelle), c'est donc un peu l'histoire des idées comme celle des institutions que nous propose Lawler. Après tout, nous dit-il (p. vii), une histoire des *Friedenforchung* serait non seulement brève mais très partielle si elle n'accordait pas une place tout à fait centrale à Galtung. Outre le fait qu'il s'offre donc comme l'une des premières exégèses de la pensée de Johan Galtung, l'ouvrage de Lawler a par ailleurs le mérite de faire la démonstration que le projet d'une pensée volontairement normative, réflexive et critique reste possible; cela même lorsque ce projet s'inscrit, se nourrit et se réclame d'une tradition qui reste fondamentalement positiviste. C'est l'articulation de cette double problématique (positiviste et normative) qui donne toute son originalité à l'œuvre de Galtung; mais c'est sur les tensions nées de cette double problématique autour desquelles s'affrontent divers projets sociaux (celui de la connaissance, celui de besoins humains, celui de la paix) en apparence irréciliables, qu'échouera finalement «la science de la paix» lancée par Galtung. L'histoire du développement des idées restant, dans la discipline des relations internationales, un domaine encore peu exploré, il faut saluer ces rares travaux historiographiques qui viennent en éclairer les multiples facettes. L'ouvrage de Peter Lawler constitue, à cet égard, une importante contribution.

Jean-François THIBAUT

Département de science politique  
Université du Québec à Montréal

## HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES

### Le pacifisme en France.

DEFRASNE, Jean. Paris, PUF, 1994,  
264 p.

La faiblesse des oppositions en France même à la reprise d'une série d'essais nucléaires, après celle qui avait singularisé la France lors de l'affaire des euromissiles, peut faire croire que l'opinion de ce pays n'exprime plus que des réticences secondaires à l'usage de la force militaire. Ce pourrait être un des intérêts d'une étude du pacifisme en France sur la longue durée que de permettre d'apprécier, à travers l'opposition séculaire aux guerres, les spécificités des attitudes françaises. Disons-le tout de suite, malgré son titre ambitieux, ce livre n'apporte un éclairage approfondi que sur la période 1870-1940.

C'est à travers une analyse essentiellement historique, qui rappelle grands auteurs et intervenants politiques que l'auteur a choisi de retracer les aspirations à la paix.

Après un bref chapitre sur la littérature pacifiste, l'analyse s'attaque à l'inépuisable XIX<sup>e</sup> siècle. Au lendemain des guerres de la Révolution et de l'Empire, la question de la paix, ou plus exactement celle de la guerre dans le fonctionnement social, s'impose aux grandes idéologies: libéralisme, socialisme. À ce propos, l'auteur montre à juste titre que le fédéralisme, dont l'importance politique est certes moindre, trouve une grande source de motivation dans ses propositions d'organisation pacifique des relations inter-étatiques en Europe. Mais ces recherches plutôt théoriques, (œuvres de

Saint-Simon, A. Comte, Proudhon...) sont bientôt confrontées au retour des expéditions guerrières de l'Empire, et plus encore de la guerre de 1870 et de ses conséquences.

Le débat devient alors un véritable combat auquel participe un courant intellectuel pacifiste, conforté par les critiques antimilitaristes suscitées à la fois par la cruauté de la répression contre la Commune et l'injustice d'un système de conscription qui fait de l'armée un moyen de contrôle des classes dangereuses. Les courants anarchistes radicalisent ces critiques.

Mais c'est au sein des différents courants socialistes que se développent les thèses pacifistes au tournant du siècle (G. Hervé, Jaurès, Guesde). Les vains efforts pour construire une opposition internationale, ou du moins franco-allemande à la guerre, et les réflexes patriotiques de la gauche sont un des moments les plus poignants de l'échec des opposants à la guerre retracés dans ce livre.

Durant la guerre de 14-18, l'auteur montre combien, malgré l'opposition d'un nombre restreint d'intellectuels, puis les mouvements de désespoir et de révoltes contre les stupidités meurtrières du commandement en 1917, l'influence des «pacifistes» fut limitée.

Les chapitres les plus développés concernent ensuite les mouvements et courants pacifistes de l'entre-deux-guerres. Ils sont regroupés dans des études concernant successivement les communistes, les socialistes, le «pacifisme intégral». Enfin la place du «pacifisme» dans les politiques de la droite, qu'elle soit au pouvoir ou que

ces thèses soient présentes chez les «nationalistes».

Si les périodes d'avant 1914, et plus encore 1870, montraient des débats théoriques importants, il ressort de l'analyse de l'entre-deux-guerres une impression plutôt médiocre de débats politiques où l'accumulation des détails sur les courants ou même simplement les opinions de tel ou tel responsable politique ou syndical du moment se substitue à toute vue d'ensemble. La notion de pacifisme finit par aller des libertaires révolutionnaires aux louvoisements diplomatiques occidentaux face au fascisme. Particulièrement critique envers le Parti communiste, dont les prises de positions semblent toutes sur-déterminées par Moscou, beaucoup plus pondérée envers le parti socialiste, et en particulier quelques responsables comme Blum, ou les efforts de Briand, puis de Paul Reynaud pour composer avec une opinion publique résignée sinon défaitiste, l'analyse du pacifisme disparaît sous la multiplication des détails : prises de position individuelle ou de groupes infimes, œuvres littéraires et textes à l'audience limitée.

Le chapitre sur les «pacifistes dans la guerre», porte surtout sur la période dite de la «drôle de guerre» et les premiers mois de la défaite. Il éclaire beaucoup les attitudes des «pacifistes» et plus généralement des hommes politiques, confrontés à la réalité du conflit et de l'occupation allemande. Tactiques partisans, jeux intellectuels et parlementaires sont soudain exposés aux réalités de la guerre, de la collaboration ou de la résistance.

Les deux derniers chapitres parcourent le demi-siècle qui nous sé-

pare de la Seconde Guerre mondiale. L'un retrace l'action du Parti communiste français dans le domaine du pacifisme pendant ces cinquante années. L'autre, sous le nom générique de «Pacifismes de notre temps» regroupe l'ensemble des actions ou des œuvres contre les guerres de décolonisation, pour la reconnaissance de l'objection de conscience, ou encore liées à la critique des armes nucléaires ou du surarmement, donc aux principaux traités de désarmement, classiques ou nucléaires. Cela fait beaucoup et comme le moindre participant aux débats est cité, les différences entre ces problèmes ont tendance à disparaître.

C'est l'injuste paradoxe du sujet : il est beaucoup plus facile de parler de la guerre ou de l'illustrer que de faire la même chose de la paix. Pourtant, et le livre nous le montre, s'il y eut au XIX<sup>e</sup> siècle de larges débats sur la violence dans l'histoire, initiateurs de mouvements politiques de refus de la guerre jusqu'en 1914, l'opinion entre les deux guerres en France semble plutôt tétanisée par la répétition des horreurs. D'où certes des rejets radicaux, mais surtout des accommodements avec une fatalité qui prit longtemps l'apparence de l'Allemagne, puis de l'URSS, avec quelques péripéties liées au passé colonial. Le choix de présenter le pacifisme en France à partir des prises de positions politiques et dans une moindre mesure intellectuelles depuis 1870 replace chaque intervention (que l'on retrouvera à partir de l'imposant index des noms cités) dans un moment, parlementaire ou syndical, d'une histoire très événementielle.

On y perd en revanche une perception des courants critiques eux-

mêmes, de leur contenu, de leur durée, de l'évolution de leurs thèmes. Ramener le pacifisme à ses conséquences dans le PCF, la CGT ou les partis socialistes, ou même les gouvernements de droite entre les deux guerres, c'est risquer de mélanger sous ce nom des formes très diverses d'antimilitarisme, des critiques contre l'organisation de l'armée («Vers l'armée de métier»), les différentes guerres coloniales (et les critiques en France de celles menées par d'autres que les Français), plus tard la place des alliances ou du nucléaire ou encore les interrogations sur la relation surarmement/ sous-développement

Incontestablement plus développé sur la période 1870-1940 que sur les décennies plus récentes, ce livre contribue cependant à la possibilité d'une histoire du pacifisme à l'intérieur de laquelle les débats qui se sont déroulés en France, dans des contextes politiques extrêmement divers, apportent des éléments fondamentaux.

André BRIGOT

*École des hautes études  
en sciences sociales, Paris*

### **The Holocaust and Strategic Bombing. Genocide and Total War in the 20th Century.**

MARKUSEN Eric and David KOPF.

Boulder, Westview Press,  
1995, xvi et 354 p.

Depuis la nuit des temps, la guerre est l'activité humaine ultime, la *ultima ratio*, pour régler les différends et réaliser les objectifs géographiques, économiques et sociaux des sociétés et des États. Le vingtième siècle n'y a pas échappé, il s'est plutôt avéré le